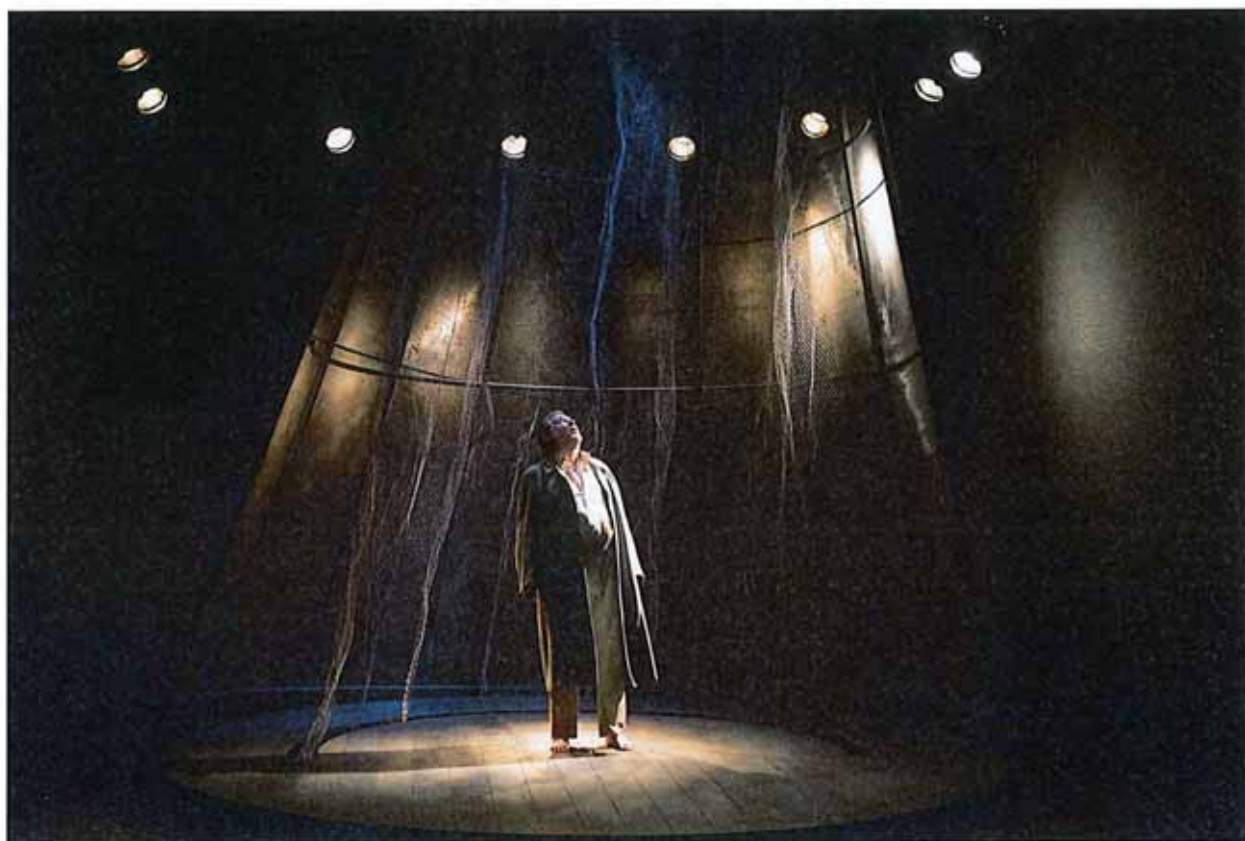


REVUE DE PRESSE



© Carole Parodi

BOURLINGUER

BLAISE CENDRARS

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE DARIUS PEYAMIRAS, SCÉNOGRAPHIE & COSTUME
GILLES LAMBERT, LUMIÈRE JONAS BÜHLER, SON MICHEL ZÜRCHER
JEU JEAN-QUENTIN CHÂTELAIN

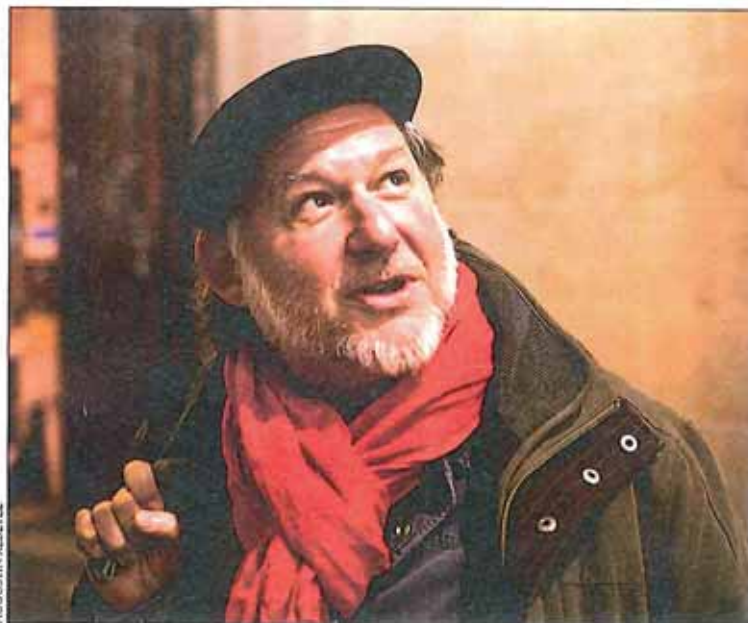
10 février > 2 mars 2014 au Théâtre Le Poche Genève
5 > 23 mars 2014 au Théâtre Vidy - Lausanne

LE POCHE GENÈVE
www.lepoche.ch

THÉÂTRE

Jean-Quentin Châtelain, acteur bourlingueur

Le comédien suisse prête voix à «Bourlinguer» de Cendrars



AUGUSTIN REBETZ

Bourlinguer. Ce verbe suggère tout: le roulis du bateau et les langues qui se mêlent en écume. On n'y résiste pas. Fracassé de partout, Blaise Cendrars a vagabondé de ports en villes fantômes, d'hôtels nyctalopes en gares interlopes. Ces zigzags, qui composent la trame de ses jours, ont nourri des textes qui sentent l'encens, le charbon et l'eau-de-vie - ils sont réunis sous ce titre, *Bourlinguer*, justement. Parce que Jean-Quentin Châtelain est sans doute lui-même bourlingueur, parce que d'une scène il fait un territoire, d'un texte une ligne de fuite, d'une phrase un garde-fou; parce qu'il a été blessé, parce qu'il s'est cru maudit peut-être, il paraît prédestiné à dire ces vies bourlinguées.

Il y a une vingtaine d'années, il prêtait corps à Fritz Zorn, ce jeune bourgeois zurichois qui raconte avant de mourir comment son milieu l'a détruit. Le livre s'appelle *Mars*. Il fait date et stèle. Le spectacle bouleversait, grâce à l'acteur et à son metteur en scène Darius Peyamiras. C'est ce dernier que Jean-Quentin Châtelain retrouve pour *Bourlinguer*. Le comédien mettra ses pas dans ceux de Cendrars, comme naguère dans ceux de Samuel Beckett - se rappeler sa randonnée irlandaise, dans *Premier Amour*, au Théâtre de Vidy en 1999. Il poursuivra des paquebots, fraternisera avec des culs-de-jatte, s'enivrera d'un parfum, prendra le large, puis reviendra sur ses pas. Jean-Quentin Châtelain sait faire ça: s'échapper, mais en spirale. **Alexandre Demidoff**

Parce que Jean-Quentin Châtelain serpente avec brio dans les textes

Genève. Théâtre Le Poche, rue du Cheval-Blanc 7.

Di à 17h, me-je sa à 19h, lu ve à 20h30 du 10 février au 2 mars.

(Loc. 022 310 37 59, www.lepoche.ch).

théâtre

le poche genève

Bourlinguer

S'il est vérifié que nul n'est prophète en son pays, l'écrivain né en Suisse à la fin du 19^e siècle sera néanmoins entré dans la légende littéraire avec une œuvre aussi puissante que multiforme. Longs poèmes ou plutôt prose poétique, romans, reportages, mémoires, Blaise Cendrars découvre le monde et fait de ses voyages et aventures une fiction poétique : « *Toute vie n'est qu'un poème en mouvement* » écrit-il dans *La Prose du Transsibérien*. Moins connu que ce dernier, *Bourlinguer* est quant à lui entré dans le vocabulaire pour évoquer le voyage aventureux. Entretien avec Darius Peyamiras.

L'œuvre de Blaise Cendrars a été très peu portée à la scène ; qu'est-ce qui vous a poussé à le faire ?

L'envie de travailler avec Jean-Quentin Châtelain a précédé le choix du texte. Nous voulions faire un spectacle autour de la marche comme aventure philosophique, comme échappatoire au temps et à l'espace conventionnels. Nous avons lu Gustave Roud, Nicolas Bouvier bien sûr, Robert Walser. Notre choix s'est finalement arrêté sur Cendrars et plus précisément sur « *Bourlinguer* », surtout pour la beauté de la langue, une langue orale, musicale, une langue à dire plus qu'à lire. C'est un texte de contemplation, qui parle de quête de liberté et du mystère du monde et utilise pour cela une écriture *rhapsodique*, faite de collages, de réflexions, d'aventures vécues ou réinventées. Un patchwork, en quelque sorte. Chez Cendrars, l'acte de vivre et l'acte d'écrire se rencontrent dans ce que l'on nomme maintenant une *autofiction*, une fiction autobiographique, comme l'emblématique personnage de Suter dans *L'Or*.

Bourlinguer est une œuvre très vaste. Avez-vous

priviliégé une partie plutôt qu'une autre ?

Oui, c'est un recueil de onze récits écrits après la seconde guerre mondiale et qui portent cha-

cun le nom d'un port, dont nous avons sélectionné la première partie de « Gènes » qui se passe à Naples, soit une quarantaine de pages sur les deux cents de ce récit-là. Blaise Cendrars y revient sur les traces de son enfance à Naples, vers l'âge de huit ans, et de son amour pour une petite fille dans un jardin. Il se met en scène à vingt ans, de retour dans ce jardin d'Eden pour y retrouver l'essence de sa vie. Arrivé en loques, défait, il y revit les premières sensations d'enfant, la découverte de la nature et les frémissements amoureux. L'enjeu est de rallumer le feu primordial de l'enfance pour la transformer en cendres fécondes, d'embraser sa vie pour être au cœur du monde, comme le fait l'acte d'écrire. Nous avons procédé à un montage de ces parties-là en gardant l'aspect *collages*.

Votre collaboration avec Jean-Quentin Châtelain remonte à *Mars* de Fritz Zorn en 1986. Que vous apporte-t-elle encore aujourd'hui ?

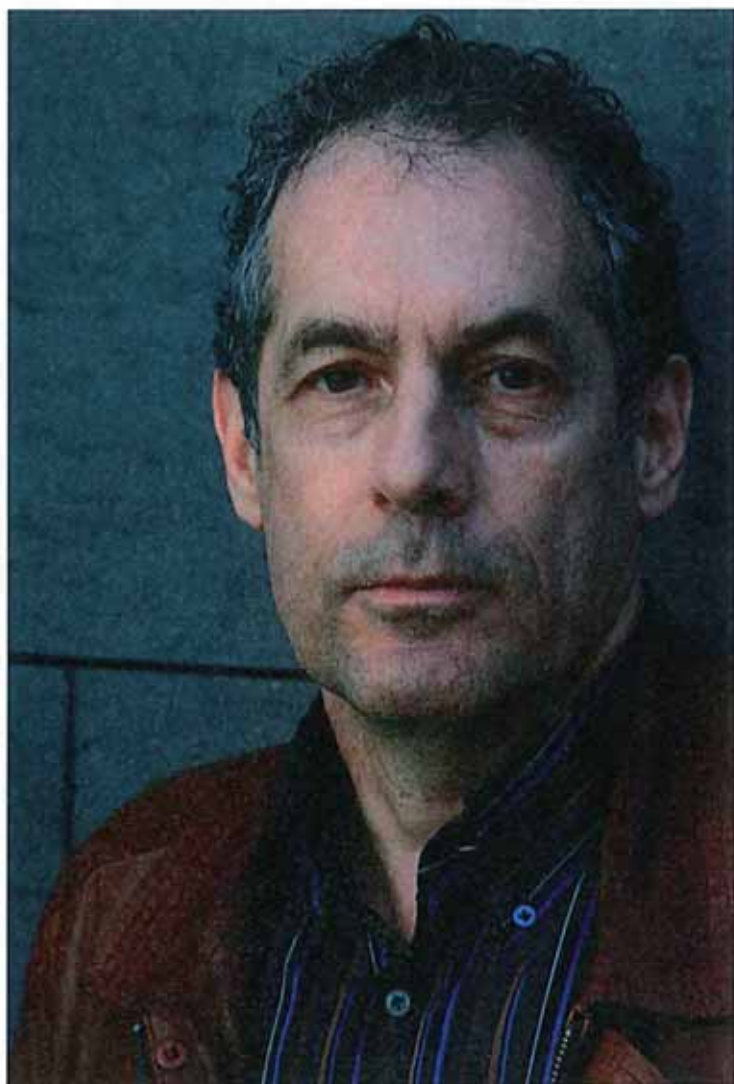
Ce comédien est un personnage. Il a la même démesure que Cendrars. L'écrivain et le comédien entrent en résonance : même monstruosité, même part cosmique. Ce sont des personnes au cœur de la poésie du monde, qui en saisissent la totalité et la complexité, qui révèlent le mystère des choses. Mais l'acteur, qui emmène l'autre dans des régions insoupçonnées, peut parfois aussi être un clown. J'ajouterai que cette aventure théâtrale n'est pas portée uniquement par Jean-Quentin Châtelain et par moi : elle se construit avec notamment Gilles Lambert à la scénographie et les collaborateurs au son et à la lumière.

Propos recueillis par
Laurence Tièche



Jean-Quentin Châtelain © Augustin Rebetz

Du 10 février au 2 mars :
Bourlinguer de Blaise Cendrars,
m.e.s. Darius Peyamiras. Le Poche-
Genève, lun et ven à 20h30, mer-jeu-
sam à 19h, dim à 17h, mardi relâche
(rem./rés. loc. 022/310.37.59)



Voyage en terre poétique

INTERVIEW DE DARIUS PEYAMIRAS, METTEUR EN SCÈNE

Avec *Bourlinguer*, le metteur en scène Darius Peyamiras concentre son regard sur le jardin de l'enfance, « *ce paradis perdu* » décrit par Blaise Cendrars. Son adaptation permet de redécouvrir la verve de l'écrivain des voyages et de l'enchantement et la profondeur de son engagement créatif.

Propos recueillis par Fabien Franco 

CULTURETHÉÂTRE

➡ **Kaële : Pourquoi avez-vous choisi d'adapter le passage sur l'enfance dans l'autobiographie romancée de Blaise Cendrars ?**

Darius Peyamiras : L'écriture de Blaise Cendrars s'articule comme un collage composé par des éléments textuels de nature différente. L'on y trouve des éléments narratifs, des réflexions, des souvenirs. Je voulais adapter toute la partie se déroulant à Naples. Rapidement je me suis rendu compte que ce n'était pas envisageable. Je me suis alors focalisé sur ce que je considère comme étant l'essence du texte, c'est-à-dire le retour au paradis perdu. Ce paradis qui nous concerne tous et qui fait référence au jardin d'Eden. Cette dimension mythologique dépasse les souvenirs d'enfance de l'homme mais touche bel et bien à quelque chose d'universel. Il m'a semblé plus intéressant de retourner dans l'enfance pour dire la quête profonde de Blaise Cendrars qui consiste à retrouver les sensations, l'émerveillement, les visions d'un temps passé pour le sublimer, ou plutôt pour le « brûler et le réduire en cendres » comme il dit, et non pas dans les souvenirs de l'âge adulte. C'est aussi ce jardin, que la langue poétique et musicale de Cendrars décrit d'une façon très touchante, que je veux offrir aux spectateurs.

K. : Paradis perdu, jardin d'Eden... vous semble-t-il distinguer une dimension « religieuse » dans ce texte, au sens premier du terme ?

D. P. : Effectivement, Cendrars relie l'homme à la nature, au cosmos, à ses origines. Il se questionne : qui suis-je ? Qui est cet homme ? Des questions fondamentales chez Cendrars qu'il pose très simplement. Il fête son anniversaire et s'interroge. Ce ne sont pas véritablement des souvenirs d'enfance car l'écrivain mêle la réalité à la fiction. Le personnage d'Elena est inspiré par celui d'une femme, Hélène, rencontrée à Saint-Petersbourg alors qu'il était commis dans une bijouterie. L'homme a été très disert sur cette relation qui est devenue par la suite épistolaire. On sait, grâce à sa correspondance que Cendrars a pris soin de recopier, que Hélène est morte brûlée vive. Il en sera

bouleversé. Dans *Gênes*, Cendrars relie aussi trois âges de sa vie : le soixantenaire qui se souvient, le jeune homme de vingt ans et l'enfant. Il est marqué par la philosophie de Schopenhauer que l'on peut résumer ainsi : le monde n'est rien d'autre que la représentation que l'on s'en fait. Pour Blaise Cendrars, écrire le monde et le vivre sont deux choses étroitement liées.

K. : Cendrars décrit un caractère aussi tendre que dur.

D. P. : Il y a chez cet écrivain un mélange extrême de violence et de douceur.

K. : Comment avez-vous travaillé votre adaptation ?

D. P. : J'ai à la fois coupé et monté des passages du texte en construisant le récit autour d'Elena, en y ajoutant les réflexions sur l'être humain, la nature et sur la Roue des choses, avec la volonté de rendre compte de ce que signifiait pour Cendrars l'acte d'écrire et celui de vivre. On dit de lui que c'est un rhapsode (chez les Grecs, nom donné aux artistes qui allaient de ville en ville chanter des poésies et des morceaux de *Illiade* et de *Odyssée d'Homère*). Son écriture rhapsodique procède par collage, comme un patchwork. Je voulais conserver cette forme d'écriture tout en épurant la thématique. Cette oralité quelque fois évoquée par Cendrars recouvre une forte musicalité et une rythmique évidente.

K. : Qu'avez-vous appris sur cet écrivain que vous adaptiez pour la première fois ?

D. P. : L'utilisation de l'écriture, cette mise en jeu extrême de sa vie dans l'écriture, pour tenter de se connaître. Cette quête métaphysique m'a beaucoup touché. J'ai aimé les contradictions d'un personnage très terre à terre, s'intéressant à tout et à tous, ayant fait la guerre, pionnier dans nombre de domaines comme le cinéma, la photographie, la poésie... J'ignorais tel foisonnement. Il est allé à la rencontre de la vie, des gens, des paysages, cherchant l'aspect magique et flamboyant des choses pour pouvoir les écrire. Cendrars fait œuvre de créateur. Il ravive les feux de l'enfance,

puis ceux du jeune homme, tout devient incandescent comme ce nom qu'il s'est inventé. Il a perdu une partie de son bras droit durant la guerre de 14-18, il a dû réapprendre à écrire de sa main gauche ; d'après certains critiques la force de son écriture vient de là. Ce malheur a été moteur de création. Lorsqu'on lui pose la question s'il aime écrire, il répond que c'est aller au bain que d'écrire mais il dit aussi que c'est plus fort que lui, que c'est une nécessité. Écrire demande beaucoup d'efforts et de discipline, quand Cendrars dit qu'il n'y a rien de mieux que d'être couché sur le pont d'un bateau et de pouvoir contempler les cieux...

K. : Jean-Quentin Châtelain incarne Cendrars.

D. P. : C'est un ami avec lequel j'avais envie de travailler à nouveau. Pour faire vivre ce texte, il faut un être inspiré capable de voyager dans des sphères éthérées comme de s'ancrer profondément dans le sol. Jean-Quentin est un funambule du monologue.

K. : Ce sera l'occasion pour les spectateurs de redécouvrir Cendrars.

D. P. : En lisant Cendrars, j'ai pensé aux multitudes d'interprétations possibles que le texte pouvait impliquer. J'ai choisi une proposition, une expérience cendrarienne pourrait-on dire, parmi toutes les autres existantes. L'œuvre mérite d'être davantage adaptée non seulement au théâtre mais aussi au cinéma, me semble-t-il. Cendrars a traversé l'Histoire : la révolution russe, la révolution artistique à Paris, avec Picasso, Fernand Léger etc. Traiter ce personnage comme étant ce boulingueur cosmique qui cherche le secret des choses. Il n'a jamais voulu s'inscrire dans un courant ou une école déterminée. Il était toujours en partance.

K. : Peut-être reste-t-il encore à évaluer l'héritage laissé par Cendrars ?

D. P. : Nous sommes en train de le redécouvrir avec le travail de sa fille Miriam et la publication à la Bibliothèque de La Pléiade de ses œuvres autobiographiques. Pendant longtemps Cendrars a été considéré comme l'écrivain-voyageur sans que la profondeur de sa quête ait été mise en avant. Il fait

Blaise Cendrars
Boulinguer



* Éditions Denoël
1948. Réédition
Folio, mars 2013.

partie des grands écrivains du vingtième siècle.

K. : Que fait résonner chez vous ce texte de Cendrars ?

D. P. : Le déracinement et la quête de soi. Je ne me sens pas moi-même créateur au même titre que l'écrivain ou le peintre. En tant que metteur en scène, je donne vie au texte sur scène. Je me sens être un passeur.

L'évocation du paradis perdu me rappelle mon enfance à Lausanne où non loin de chez moi une maison abandonnée et son jardin, que nous appelions la maison des Hongrois, constituaient un terrain de jeu fascinant. J'avais entre six et dix ans. Cette période marque aussi la confrontation avec le monde adulte.

K. : Comment rendez-vous sur scène

l'intimité du monologue ?

D. P. : Il y a un décor, un jeu de lumières et du son. Un demi-cône dans lequel se tient un Jean-Quentin Châtelain à la fois ancré dans la terre et aspiré par le cosmos.

K. : Si vous deviez ajouter un sous-titre au Bourlinguer de votre pièce ?

D. P. : Voyage à l'intérieur d'une quête poétique. ●

Les mots de Cendrars extraits de *Gênes* dans *Bourlinguer**

« La vie est une farce, une comédie, une tragédie universelle, et le sort qui brasse tous les personnages du drame à leur insu, qui les secoue comme un gobelet et les jette pêle-mêle sur le tapis comme des dés du poker d'as [...] »

« [...] et jamais nous n'avions encore été aussi heureux, Elena et moi, que durant cette période où nous étions livrés à nous-mêmes et à notre propre inspiration. »

« Est-ce cela la Roue des Choses à laquelle les Hommes sont liés, semant le Mal, selon ce que le vieux lama enseignait à Kim, la Roue qui supporte le char de l'État, de Çiva et de Kali, le dieu de l'Absurdité et la déesse de la Destruction, ce couple uni qui procrée ? Mais la Roue tourne et cette semence universelle est une raillerie... »

« Écrire n'est pas mon ambition, mais vivre. J'ai vécu. Maintenant j'écris. Mais je ne suis pas un pharisien qui se bat la poitrine parce qu'il se met dans un livre. Je m'y mets avec les autres et au même titre que les autres. Un livre aussi c'est la vie. Je ne suis pas qu'un con. Et la vie continue. Et la vie recommence. Et la vie entraîne tout. Je voudrais savoir qui je suis ?... »



BOURLINGUER
d'après le récit *Gênes*
de Blaise Cendrars

Monologue interprété par
Jean-Quentin Châtelain
Création au théâtre
Le Poche à Genève,

Du 10 février au 2 mars
(puis au théâtre de Vidy à Lausanne
du 5 au 23 mars 2014).

+41 (0)22 310 37 59
www.lepoche.ch

BLAISE CENDRARS (1887-1961)

Blaise Cendrars, né Frédéric Louis Sauser, n'a vécu à Naples qu'entre 1894 et 1896. Il est le troisième enfant d'une famille bourgeoise d'origine bernoise francophone. Dans *Gênes*, l'écrivain raconte dans une langue vivante, teintée d'ironie, de mordant ou de bienveillance, la vie napolitaine, des personnages hauts-en-couleurs, mais aussi des souvenirs mêlés à des réflexions sur la nature humaine et la morale, émaillés d'inventions et d'anecdotes vécues. Son père est un homme d'affaires malchanceux et sa mère sujette à la neurasthénie. Lui est un enfant espiègle, un jeune homme aventurier et un adulte qui questionne le sens de la vie. Il croise des marins, des artistes (Picasso, Modigliani, Caruso, La Goulue entre autres), et tout un monde aujourd'hui disparu. Après un périple en Méditerranée, la nouvelle s'achève à Paris avec ces mots : « Ce n'est pas de la littérature, c'est la vie. Ma vie. Leur vie. Notre vie à tous. De profonds. »

DARIUS PEYAMIRAS

De mère suisse et de père iranien, Darius Peyamiras est né à La Haye en 1954. Après une licence en sciences naturelles à l'Université de Lausanne, il participe à la création du Théâtre Kléber-Méleau, avec Philippe Mentha. En 1986, il adapte et met en scène *Mars* de Fritz Zorn avec Jean-Quentin Châtelain, qui rencontre avec ce monologue son premier grand succès. Suivront de nombreux spectacles où Darius Peyamiras aborde tour à tour le répertoire classique et contemporain (Musset, Claudel, Bernard Comment, Sylviane Dupuis). Le metteur en scène est aussi en alternance professeur des sciences de la vie et de la Terre (SVT) au collège : « J'aime enseigner, prendre les phénomènes à leur origine » confie-t-il. En 2013, il monte *George Dandin ou le mari confondu* de Molière dans le parc Chauvet-Lullin à Vernier.

FÉVRIER 2014

ARNAUD EBERLÉ

Une vie d'aventure

On doit à Blaise Cendrars l'expression «boulinguer», qui signifie mener une vie aventureuse. Même si l'origine du mot n'a jamais pu être clairement déterminée, c'est bel et plausible. En effet, Frédéric Louis Sauser (son vrai nom) a quitté la Suisse à l'âge de 17 ans pour partir en Russie, puis ensuite aux Etats-Unis. Une existence errante commencée très tôt. Toute son œuvre littéraire en est inspirée et la pièce tirée de son œuvre. La vie de Cendrars est donc une mise en abyme, qu'on peut comprendre à différents niveaux.

Un acteur proche de l'auteur

«Bourlinguer» aurait aussi pu être inventé par Jean-Quentin Châtelain. Le comédien a passé sa vie sur la route, ses parents –des pionniers du nouveau nomadisme– ont sillonné l'Europe pendant plus de 10 ans. Le texte est un monologue, un genre qu'affectionne particulièrement l'acteur et dans lequel il excelle. Il avait notamment brillé dans *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* d'Imre Kertész. Bien que d'une époque différente, les deux hommes sont proches par leur mode de vie. Jean-Quentin Châtelain: l'acteur rêvé pour jouer dans la pièce.

Bourlinguer pour se forger

Voyager ne se résume pas seulement à voir des gens passionnants ou à rencontrer des paysages surprenants. Ainsi le mot de Cendrars signifie dans le langage des marins faire des efforts pour avancer contre le vent et la mer. De même, l'écriture

vain, dans le long périple qu'a été sa vie, a dû parfois lutter, comme lorsqu'il a perdu son bras droit pendant la guerre. La manière dont le comédien apprend son texte relève aussi du défi. Il se prépare physiquement en passant des heures sur les routes à pied ou à vélo pour être à son maximum sur scène. Ainsi pour lui: «Le texte, c'est une charge, mais on voit du pays aussi avec un texte.»

Un voyage intérieur

L'ouvrage décrit une partie de la vie de Cendrars. Les étapes vécues par cet homme peuvent paraître anodines, mais il faut chercher à aller au delà de la surface, à dépasser les mots. Le spectateur se doit d'effectuer sa propre pérégrination intérieure, afin de comprendre la philosophie qui se dégage du récit. Il voyagera à travers un sentiment chargé de poésie et de mystère. Grâce à la force des évocations, le metteur en scène parvient à nous parler non seulement de l'histoire d'un homme mais aussi de l'humanité en général.

Bourlinguer

Du 10 février au 2 mars

Théâtre Le Poche

Rue du Cheval-Blanc 7

1204 Genève

www.lepoche.ch

photo © Augustin Rebetez



Loisirs

Colette de Lucia, journaliste

www.frontalier.org

Au théâtre ce soir...

Voici quelques représentations incontournables, qui se joueront dans quelques-uns des théâtres franco-suisses.

Bourlinger, du 10 février au 23 mars Au Poche à Genève et au Vidy à Lausanne



Serait-ce possible que Blaise Cendrars, cet aventurier de la littérature suisse, soit à l'origine du mot «bourlinger»? Peu importe. En tout cas, ce que l'on retiendra, c'est que cet écrivain poète d'origine suisse, né en 1887 à La Chaux-de-Fonds, a fait de sa vie un roman, et de ce roman une œuvre d'art. Bourlinger fait partie de la tétralogie des récits autobiographiques écrits entre 1945 et 1949, à l'époque où l'auteur est à l'apogée de son art. Parmi les onze récits de Bourlinger, le metteur en scène Darius Peyamiras a choisi «Gènes», dans lequel l'auteur a retracé notamment les pans de son insolite et fabuleuse enfance, dans un style d'écriture ingénieux, dans un entrelacement

d'anecdotes détaillées et de réflexions profondes à propos du genre humain. Ce sont-là de véritables pépites dans la bouche du comédien suisse Jean-Quentin Châtelain, qui érige ce monologue en un art absolu.

Théâtre de Poche, www.lepoche.ch : du 10 février au 2 mars

Théâtre Vidy, Lausanne, <http://www.vidy.ch> : du 5 au 23 mars

Jean-Quentin Châtelain, véritable incarnation de Cendrars



© Augustin Rebetez

Jean-Quentin
Châtelain

«BOURLINGUER» AU THÉÂTRE LE POCHÉ

Une intense actualité éditoriale rend hommage à Blaise Cendrars, cent ans après la parution de «La Prose du Transsibérien» en 1913. Depuis une vingtaine d'années, les universitaires ont réévalué l'écrivain d'origine suisse, qui n'est plus considéré comme un «amuseur pittoresque» ou un simple «conteur». Il est d'ailleurs entré à la Pléiade depuis peu.

«Jusqu'à quel point Blaise Cendrars, ce grand aventurier de la littérature suisse, serait véritablement à l'origine du mot «bourlinguer»? Peu importe, la légende est jolie. Né en 1887 à La Chaux-de-Fonds, l'écrivain poète d'origine suisse a fait de sa vie un roman, et de ce roman une œuvre d'art.» Voici les mots de la directrice du Poche Françoise Courvoisier, visiblement enchantée à l'idée d'entendre Jean-Quentin Châtelain lire du 10 février au 2 mars des extraits de la période napolitaine de «Bourlinguer», le roman de Cendrars paru en 1948.

L'art du monologue

Tout ce qui arrive au héros est insolite, extraordinaire, et donne lieu à une

écriture particulièrement inventive, qui passe de l'anecdote détaillée à des réflexions plus profondes sur le genre humain. Jean-Quentin Châtelain, qui fait du monologue un art de haute voltige, était l'homme de la situation pour prendre en main ces bribes de texte. «Le monologue, c'est le plaisir du vide, de cette solitude sur le fil qui donne la beauté au voyage.» explique-t-il. Ou encore: «C'est un travail de conteur, de l'ordre de la confession. Le travail sur l'auteur est conséquent.»

De l'anecdote détaillée à la réflexion sur le genre humain

Dans ce récit de la tendre enfance de Cendrars, «on croise le tombeau de Virgile, les joies enfantines, la tendresse et les coups de gueule d'un auteur déjà révolté par la société qui l'entoure» remarque Châtelain. Cendrars revient en effet en 1906, à tout juste 20 ans, constater que son petit îlot de jeunesse a bien changé, en proie à des projets immobiliers plus ou moins douteux... D'une manière plus générale, Cendrars évoque pour Châtelain «la découverte d'un langage très libre, dont il nourrira des Céline et autres Romain Gary. C'est enfin un auteur qui nous fait rêver, à l'instar d'un Nicolas Bouvier.»

Jean-Quentin Châtelain, monstre de la scène

La mise en scène de «Bourlinguer» est signée Darius Peyamiras, qui retrouve Jean-Quentin Châtelain... 28 ans plus tard! En 1986 en effet, ils réalisèrent leur premier grand succès avec «Mars» de Fritz Zorn. Le roman sous-titré «Je suis jeune, riche et cultivé; et je suis malheureux, névrosé, et seul» racontait déjà une histoire d'«Homme révolté» (Sartre) ou «foudroyé» (Cendrars, premier opus de la tétralogie dont «Bourlinguer» fait partie). «Avec Darius, on ne s'est jamais trop perdu de vue; il est vrai que je butine beaucoup!» avoue l'électron libre Châtelain.

Pascal Sauvain

Monologue

Un colossal Cendrars au Poche

Seul sur scène, Jean-Quentin Châtelain déclame «Bourlinguer»

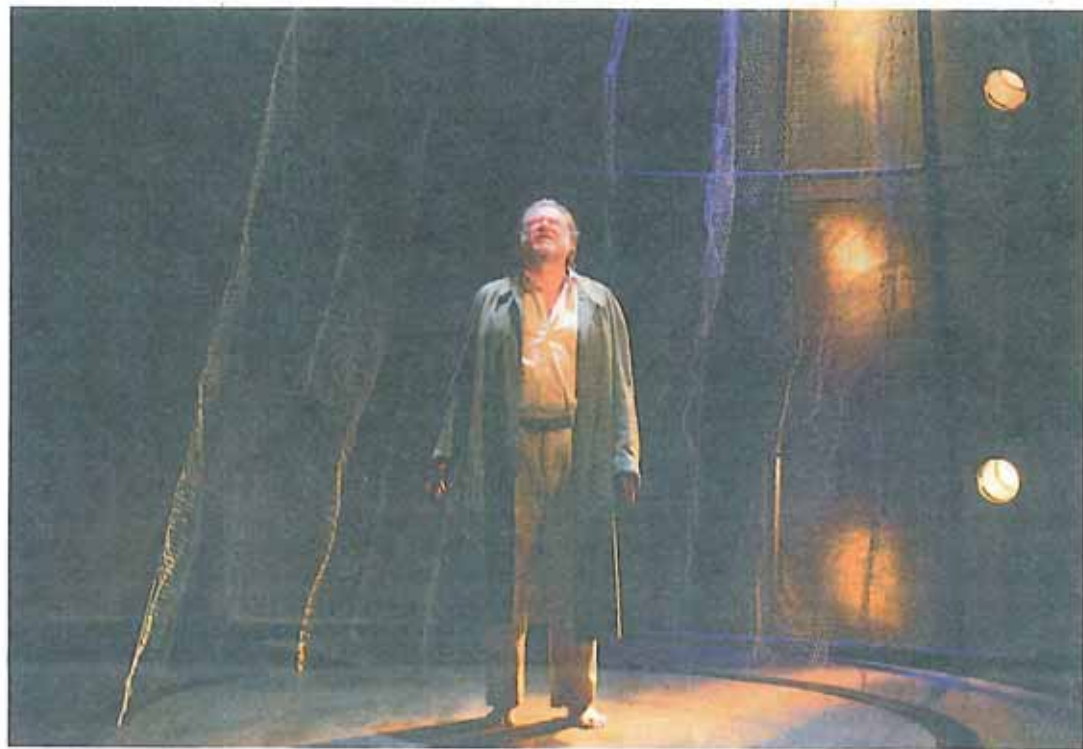
Katia Berger

Le récitant se tient pieds nus, nez en l'air, paupières closes, monumental comme une statue de Rodin. En demi-cercle derrière lui s'élève un grillage conique qui voile un paysage en noir et blanc. Tandis que son flot de paroles démarre, huileux et nasillard, régional et cosmique, l'éclairage caresse Jean-Quentin Châtelain dans une infinie variation d'intensités. Celui-ci module *Bourlinguer*, de Blaise Cendrars, une heure quinze durant, avec appétit. L'épisode intitulé *Gênes*, plus exactement, qui faufile les souvenirs, plus ou moins fictifs, que l'écrivain suisse garde de son odoriférante enfance à Naples, entre émois amoureux, ménagerie d'escargots et considérations adultes sur «la roue des choses à laquelle les hommes sont liés».

L'imposant comédien retrouve Darius Peyamiras, le metteur en scène qui l'avait révélé au monologue en 1986, avec *Mars*, de Fritz Zorn. Vingt-huit ans plus tard, alors que Châtelain est salué comme le désormais champion toutes catégories du soliloque, les complices prennent d'assaut un versant nostalgique de l'auteur né Frédéric Louis Sauser (1887-1961), dont l'œuvre vient de s'immortaliser à la Pléiade. Après des applaudissements redoublés pour sa performance d'otarie plaintive, on l'attrape à l'issue de la première.

Comment expliquez-vous que, sur scène, vous triomphez plus volontiers seul qu'accompagné?

Ce sont les travaux successifs qu'on m'a proposés. Après *Mars*, beaucoup de metteurs en scène m'ont engagé sur des solos, considérant que c'était ma spécialité. Il est vrai que je me considère plus comme un soliste que comme un acteur. J'explore ainsi de très beaux textes - Beckett, Kertész, Pessoa ou Gary. Si j'avais été musicien, j'aurais été



Cendrars se souvenant de Naples: «Il ne fait pas bon revenir dans le paradis de son enfance.» CAROLE PARODI

chanteur de rock. La scène dans son aspect musical me galvanise. Et le monologue me permet une certaine transe dans la durée. Après une heure, on met en branle des vibrations, ça me plaît.

Qu'est-ce que ça fait d'être «un monstre de scène»?

Ça me fait plaisir, pourquoi pas? Plus que le cinéma, la scène comporte une outrance. Cela dit, je fais mon travail avec humilité, comme un artisan. Je pars de la communion que permet le théâtre.

Comment avez-vous collaboré avec Peyamiras?

Darius est un excellent adaptateur. Il n'est pas donné à tout le monde d'extraire comme lui la substantifique moelle. Il sait condenser les choses tout en gardant leur chemin. Nous avons choisi Cendrars ensem-

ble, en le lisant, parce qu'il a une prose rhapsodique, à la fois orale et poétique, dans laquelle je peux me promener. C'est en nous vautrant dedans que les choses ont surgi.

Dans l'intonation, cherchez-vous à rendre à Cendrars sa «suisstitude»?

Pas consciemment. Cendrars est comme Darius et comme moi: nous sommes des exilés. Nous portons la Suisse en nous, nous voyageons avec. Je me sens très proche de Blaise, de son sens du terroir. Mais comme lui, je me réclame aussi citoyen du monde. Cela dit, je prends parfois l'accent suisse en disant son texte, surtout dans les passages plus anecdotiques, ça vient tout seul. Blaise est un compagnon de longue date. Il est un libre-penseur comme il y en a beaucoup dans le Jura, d'où je suis originaire aussi.

Pensez-vous comme lui qu'il est dangereux de revisiter son enfance?

On ne peut pas s'en empêcher, c'est plus fort que nous. On ne devrait pas remuer le passé, mais on le fait quand même. On se dit qu'on a tort de rechercher les lieux de l'enfance, ses jardins secrets. Mais c'est une part de notre tristesse. Et ça libère. Parler du passé délivre des culpabilités, comme dans une analyse. Nommer les choses est un besoin: un renard nommé est à moitié apprivoisé. Les choses qui n'ont pas de nom, elles, demeurent inquiétantes.

«Bourlinguer» Le Poche, jusqu'au 2 mars, 022 310 37 59, www.lepoche.ch.
Le 18 fév à 19 h, Jean-Quentin Châtelain lira *Les Gueuleurs* de Pascal Nordmann.



THÉÂTRE, GENÈVE

Jean-Quentin bourlingue

Jean-Quentin Châtelain n'en est pas à son premier monologue. C'est même avec celui de Fritz Zorn, déjà monté par Darius Peyamiras en 1986, que le succès arrive. Aujourd'hui, avec *Bourlinguer*, le metteur en scène lui offre un rôle sur mesure, qu'il campe avec toute la grandeur du personnage qu'il est devenu. Mais sans perdre la rusticité et le naturel que lui offre la prose de Cendras. Le grand comédien romand mord dans les étales de la paysannerie de Gênes à pleines dents. Statique et pieds nus sur la scène genevoise du Poche avant Vidy-Lausanne,

Jean-Quentin Châtelain s'empare, paupières mi-closes, du souvenir de l'enfance napolitaine du poète. On dévale avec lui sur les pentes de la mémoire, entre la vie et la mort qui emporte la petite Elena. Et l'on savoure cette course farfelue d'escargots, qui finissent par pourrir dans un placard. Ce paradis perdu de l'enfance, la scène le fait revivre splendidement. Un grand moment de théâtre.

CDT/CAROLE PARODI

Jusqu'au 2 mars, Théâtre Le Poche, Genève, puis du 5 au 23 mars à Vidy-Lausanne.

www.lepoche.ch, www.vidy.ch

Critique: «Bourlinguer» au Poche de Genève

Jean-Quentin Châtelain, les éclats d'un bourlingueur

Un molosse. Jean-Quentin Châtelain mord. Il veille sur un cadavre, en chien revenu de tous les abois. Il a gémi. Il parle à présent sur la scène du Poche de Genève. Sa voix épouse un souvenir de Blaise Cendrars. Ou plutôt un maquis de souvenirs. Ses pieds nus sont plantés dans le sol: ils ne bougeront pas pendant près d'une heure trente. Son corps est un bloc, mais d'une roche friable. Son visage est hostile, lacéré de l'intérieur par le tourment. Jean-Quentin Châtelain ne vous regarde pas. Il se fond dans les ténèbres, celles de «Gênes», l'un des chapitres du recueil *Bourlinguer*. Il y cherche une trace, mot à mot; ou plutôt une guérison, celle à laquelle Blaise Cendrars dit aspirer dans «Gênes», guérison qui serait comme une renaissance. L'auteur appelle ce traitement «cure de Kim», clin d'œil au *Kim* de Rudyard Kipling. C'est ce qui se joue justement dans le *Bourlinguer* de Jean-Quentin Châtelain et Darius Peyamiras – son metteur en scène: le passage d'une douleur chienne à la douceur d'un rivage possible.

Vivre était l'ambition de Cendrars. Ecrire était une façon de parachever l'œuvre, d'ordonner la transhumance, de récapituler un gai savoir, de crépiter encore, de prendre rendez-vous avec l'inconnu. Jouer est l'ambition du Genevois Jean-Quentin Châtelain, son salut, parions, sa survie peut-être. Elle passe chez lui par l'épreuve du verbe, par la friction de la matière, matière qu'il ingère, décante, métabolise doulousement, qu'il libère sans gaieté mais avec obstination, avec colère parfois et même, tenez, volupté.

Quand il est bien dirigé, il est toujours singulier, c'est-à-dire étranger, fascinant parce que capable d'infuser une prose, de la pénétrer en incube, sans la trahir. Se rappeler ici son *Mars* d'après Fritz Zorn à la fin des années 80, déjà guidé par Darius Peyamiras; mais aussi son sublime *Ode maritime* en 2009 à Vidy puis au Festival d'Avignon, entraîné sur la jetée du poète Fernando Pessoa par Claude Régy, un maître qui chaque soir veillait à l'exactitude de la moindre inflexion. S'il

touche dans *Bourlinguer*, c'est qu'on sent bien qu'il se coule tout entier dans ce chant, qu'il se fait sillon et que ce sillon creuse dans la glèbe de Cendrars, comme s'il n'y avait entre l'acteur et l'auteur qu'une seule cicatrice, qu'un rictus hilare.

«Gênes», c'est l'histoire de Cendrars qui retourne dans le jardin d'une passion enfantine, non pas à Gênes, mais à Naples. Il pousse la porte d'un enclos, jungle préservée sur la colline ratiboisée depuis par les promoteurs. Partout, les taillis embauvent. Partout rôde l'ombre d'Eléna, cette fillette tant aimée avec laquelle il traquait les oiseaux. Enfants, elle et lui s'enfouissaient dans le creux d'un arbre, noués de tous leurs doigts, dans l'espérance d'un chardonnet. Mais un jour une balle fuse. Un chasseur maladroit. Un volatile chanceux. Et c'est Eléna qui meurt. Jean-Quentin Châtelain descend la pente de cette mémoire, paupières closes, torse tanguant, *andante*. Il ne revit pas l'histoire; il l'arrache aux profondeurs. Il fore et dans cet effort

avoué, dans cette sueur versée au vu de tous, il se ressoude, comme si dire Cendrars, c'était forcément aller de la cendre à l'art; comme si tout l'enjeu du spectacle était là, jouer encore, malgré la détestation de soi, ou fort d'elle.

L'enfant Cendrars offre à Eléna des escargots. Non pas un, mais une nation d'escargots. Il les dresse, organise leur parade. C'est leur fantasia à eux. Leur amour gluant. Ecoutez Jean-Quentin Châtelain raconter cette fête, sa voix de marécage qui file soudain en eau douce, les rires qui clapotent en galets dans la salle. Regardez-le qui s'éclaire sous sa cloche ajourée – son repaire, son nid, conçu par Gilles Lambert. Son sillage est drôle puis triste, triste puis drôle. «Gênes» est une prière d'amour, ardente et impie. Jean-Quentin Châtelain est cet impie qui prie.

Alexandre Demidoff

Bourlinguer, Genève, Le Poche, jusqu'au 2 mars; loc. 022 310 37 59; puis Lausanne, Théâtre de Vidy, du 5 au 23 mars; loc. 021 619 45 45.

Châtelain, l'homme foudroyant

Avec «Bourlinguer», monologue sur des extraits du livre de Cendrars, l'acteur construit une puissante ode à la vie. Au Poche de Genève, ensuite à Vidy.

SOLITUDE C'est comme s'il lui fallait monter en puissance, à Châtelain. Au début, dans l'ombre, dans les commencements des premières phrases, il y a les retrouvailles avec cette solitude et le phrasé unique qui est sa marque, comme une drôle de prière, un flottement dans le rythme du texte, une façon de littéralement *se chauffer*.

Il existe la tentation alors de se dire que ce coup-là, il sait le faire: Jean-Quentin Châtelain en solo, pieds nus, manteau de pauvre, retrouvant une mise en scène (une sobriété extraordinaire) de Darius Peyamiras. Et alors il y a le texte, l'envoûtement absolu et vénéreux des extraits de *Gênes*, l'un des chapitres de *Bourlinguer* de Cendrars. Les passages choisis parlent en fait de Naples, de l'enfance, de l'érotisme, de courses d'escargots, du tombeau de Virgile, d'un pin millénaire, de l'écriture qui est la vie, de la terre sensuelle où se cou-

cher et d'Elena, compagne de jeux morte de la balle perdue d'un chasseur.

Châtelain réinvente ce texte, au sens du vivant, de sa façon de le rendre prodigieusement instable, d'en faire un suspense étrange, un sinuement vers l'inattendu comme principe. Au bout d'un moment, une demi-heure, ça ressemble à de l'hypnose. Une magie. Il est *dedans* tellement, il est bourlingueur tellement qu'il vous noue la gorge à chaque phrase. Il est chaud, à bonne vitesse, la sienne seulement, l'unicité qui devient bouleversante car fraternelle. Bien sûr, avec Châtelain, rien n'est verrouillé, tout est risque, on ne sait rien de cette «roue des choses» qui peut changer de nuit en nuit. Mais cette nuit-là, il avait du génie. **O CHRISTOPHE PASSER**

«Bourlinguer», Théâtre Le Poche, jusqu'au 2 mars, loc. tél. 022 310 37 59 et www.lepoche.ch. Puis Lausanne, Théâtre de Vidy, du 5 au 23 mars, loc. tél. 021 619 45 45 et www.vidy.ch.

MAGIE L'acteur romand est magnifique de poésie dans ce nouveau solo.



CAROLE PHOTON



Polars, Polis et Cie

Scènes et mises en scène: le roman policier, l'architecture et la ville, le théâtre.

Jean-Quentin Châtelain est Cendrars au Poche

Mis en ligne le 14.02.2014 à 15:30



© Carole Parodi

Mireille Descombes

La solidité du verre, la fragilité de la pierre, la brillance sans artifice du métal brut. Magnifique! Debout, pieds nus, les yeux plongés dans l'au-delà des mots, le comédien Jean-Quentin Châtelain incarne jusqu'au bout des doigts *Bourlinguer* de Blaise Cendrars. Presque pas de gestes, des silences tendus, la capacité à faire être et vivre sans rien jouer: un somptueux voyage immobile dans les souvenirs et les paysages italiens.

Publié en 1948 - Cendrars a alors 61 ans - *Bourlinguer* se compose de onze chapitres aux noms de ports. Le metteur en scène Darius Peyamiras et Jean-Quentin Châtelain ont choisi *Gênes*, mais le passage retenu se passe à Naples. Cendrars y raconte comment, à

20 ans, mal en point, fatigué, perdu, il est revenu sur les hauteurs du Voméro, les lieux de son enfance et de l'époque où il se livrait au dressage des escargots avec la petite Elena, sa complice d'aventures et de jeux, morte, tuée par un chasseur. Le récit est flamboyant, baroque, capricieux comme un chemin de montagne. Un épanchement volubile et parfois douloureux que Jean-Quentin Châtelain porte avec force et finesse, sans pathos ni mièvrerie. Du tout grand art!

Jean-Quentin Châtelain rejoint l'enfance de Blaise Cendrars

SCÈNE Le comédien romand est une fois encore seul en scène, cette fois pour «Bourlinguer» avec Blaise Cendrars.

C'est un Hercule aux pieds nus, le visage levé vers le ciel et l'œil clos, qui surgit du noir. Corps immense de sexagénaire ventru, immobile pendant les 80 minutes du spectacle: Jean-Quentin Châtelain impose une présence minérale mais vibrante, comme envahie par les souvenirs, les vrais comme les faux. Alors, lorsqu'ils sortent de sa bouche dans les mots de Blaise Cendrars, on a l'impression qu'ils étaient là contenus, attendant d'enfin pouvoir s'écouler.

Le comédien romand est devenu le champion du soliloque depuis

«Mars», de Fritz Zorn, en 1986, ce récit terrible d'un jeune homme accusant sa famille et la bourgeoisie zürchoise d'avoir provoqué son cancer. Il s'est illustré depuis chez Pessoa, chez Romain Gary, chez Beckett, et rien ne paraît plus naturel que de le voir choisir un épisode de la tétralogie de Blaise Cendrars, «Bourlinguer», écrite entre 1945 et 1949, tant la concivence est immédiate entre l'auteur voyageur, inventeur de sa propre vie, et le comédien à qui s'accroche si aisément l'image de l'ombrageuse solitude aventurière.

Le texte, tiré de «Gênes», évoque en réalité des bribes d'enfance napolitaine vers laquelle l'écrivain de La Chaux-de-Fonds revient à l'âge de 20 ans, en 1906, endetté et fourbu. Il



Jean-Quentin Châtelain impose une présence minérale.
Carole Parodi

découvre un paysage défiguré par les projets immobiliers et se cloître dans le jardin du tombeau de Virgile où, enfant, il a dressé les escargots avec Elena. Il y ressuscite ses premiers émois amoureux et l'imaginaire du petit peuple italien, mais la désillusion guette: «Il ne fait pas bon revenir dans le paradis de son enfance qui est un paradis perdu, le paradis des amours enfantines.»

Toxico genevois en manque

La nostalgie s'accroche aux longues phrases que Jean-Quentin Châtelain déroule presque sans ponctuer, comme des rubans de Möbius. Sa voix reste surprenante, avec l'accent traînant et le timbre nasillard d'un toxico genevois en manque, là où on atten-

draît de l'instinct, une autorité rauque - un Jean Gabin. Mais cette incantation monocorde, peu à peu, installe un effet de psalmodie, à mesure que les souvenirs affluent, et c'est presque en chaman que Jean-Quentin Châtelain termine sa traversée, mise en scène avec une sobriété liturgique par Darius Peyamiras. On réalise alors qu'il était parti en transe, et qu'on l'avait suivi, loin, très loin...

Jean-Jacques Roth

À voir

«Bourlinguer», Théâtre de Poche, Genève, jusqu'au 2 mars, puis au Théâtre de Vidy, Lausanne, du 5 au 23 mars.



OUVERT LE DIMANCHE



Carole Parodi

Jean-Quentin Châtelain bourlingue avec Cendrars

GENÈVE Blaise Cendrars, natif de La Chaux-de-Fonds, et le comédien Jean-Quentin Châtelain, issu des Montagnes neuchâteloises, ont en commun un même terroir, mais ce sont sur les mots qu'ils se retrouvent, le second disant la prose magnifique du premier. Dans ce récit autobiographique tiré du recueil «Bourlinguer», Cendrars est en fuite. Le chapitre consacré à «Gênes» en constitue le texte le plus emblématique dans lequel le tout jeune auteur revient sur son enfance, paradis forcément perdu, forcément mythique. Châtelain est ce Cendrars, les pieds nus bien ancrés sur scène. Avec son phrasé si particulier, le comédien se laisse emporter dans le monologue, un genre où il excelle.

«Le monologue, c'est le plaisir du vide, de cette solitude sur le fil qui donne la beauté au voyage», explique-t-il. Tout ce qui arrive au héros est insolite, extraordinaire, et donne lieu à une écriture particulièrement inventive, qui passe de l'anecdote détaillée à des réflexions plus profondes sur le genre humain. Jean-Quentin Châtelain était bien l'homme de la situation pour prendre en main ces bribes de texte. A voir jusqu'au 2 mars, puis au Théâtre de Vidy à Lausanne, du 5 au 23 mars.

Mariette Muller

➤ **«Bourlinguer»**

De Blaise Cendrars, avec Jean-Quentin Châtelain.

Adresse: Le Poche Genève, rue du Cheval-Blanc 7, www.lepoche.ch

Horaire: 17 h.

RTS (La 1ère) – Le 12h30

Lundi 10 février 2014

"BOURLINGUER", SUR LES TRACES DE BLAISE CENDRARS EN ITALIE



Jean-Quentin Châtelain, bourlingueur sur les traces de Cendrars. [Le Poche]

L'écrivain-voyageur de La Chaux-de-Fonds Blaise Cendrars est à l'affiche dès ce lundi soir au Théâtre de Poche à Genève avec "Bourlinguer". Loin des vagabondages de ports en villes fantômes, le spectateur a rendez-vous avec un Cendrars tout jeune. La pièce, basée sur des fragments d'enfance, est jouée par Jean-Quentin Châtelain et orchestrée par Darius Peyamiras.

Reportage **Christophe Sierro**

RTS (la 1ère) – Détours

Lundi 10 février 2014

Jusqu'à quel point Blaise Cendrars, ce grand aventurier de la littérature suisse, est à l'origine du mot "bourlinguer"? Jean-Quentin Châtelain incarne l'écrivain-voyageur de La Chaux-de-Fonds dans une mise en scène de Darius Peyamiras.

Jean-Quentin Châtelain présente le spectacle "Bourlinguer" de Blaise Cendrars

animation : **Madeleine Caboche**

RTS (Espace 2) – Les Matinales

Mardi 11 février 2014

"BOURLINGUER"



Jean-Quentin Châtelain dans "Bourlinguer". [Simon Letellier - vidy.ch]

Faut-il croire Blaise Cendrars quand il raconte ses aventures de contrebande pinardière entre Naples et Gêne à bord d'un bateau venu de Samos? Chez l'auteur de "Bourlinguer", la légende pimente la réalité et la digression sert de boussole. Pour incarner ces mémoires au théâtre, le metteur en scène Darius Peyamiras est allé chercher la dégainé et le débit singulier du comédien Jean-Quentin Châtelain.

Chronique de **Thierry Sartoretti**.

RTS – La Puce à l'Oreille

Jeudi 13 février 2014

Et on invite l'un des plus grands comédiens romands: Jean-Quentin Châtelain, à l'affiche de Bourlinguer, pièce d'après Blaise Cendrars mise en scène par Darius Peyamiras. Un monologue très attendu vu par Thomas Bouvier, photographe, écrivain et fils de... Nicolas Bouvier.

Thomas Bouvier voit la pièce "Bourlinguer", mise en scène par Darius Peyamiras, au théâtre Le Poche. Il reprend le texte autobiographique "Gênes", de l'auteur suisse Blaise Cendrars.

La chronique théâtrale de **Pierre Lepori** : Un regard sur le travail de Jean-Quentin Châtelain et Darius Peyamiras.

animation **Iris Jimenez**

RTS (la 1ère) – Vertigo

Lundi 17 février 2014

**JEAN-QUENTIN CHATELAIN BOURLINGUE
AUX CÔTÉS DE BLAISE CENDRARS**



Jean-Quentin Châtelain dans "Bourlinguer". [Simon Letellier - vidy.ch]

Jean-Quentin Châtelain propose un voyage dans l'enfance de Blaise Cendrars, à travers des textes qui retracent la jeunesse napolitaine de l'écrivain. Au théâtre avec "Bourlinguer", le comédien genevois retrouve son complice des débuts, le metteur en scène Darius Peyamiras, avec lequel il a créé le magnifique Mars d'après Fritz Zorn, au début des années 90. Le récit poétique est à voir au Théâtre de Poche, à Genève, jusqu'au 2 mars 2014, puis au Théâtre de Vidy, à Lausanne, du 5 au 23 mars 2014.

Jean-Quentin Châtelain est au micro de **Pierre Philippe Cadert**.

RTS – 12:45 Le Journal

Mardi 25 février 2014

**L'INVITÉ CULTUREL: JEAN QUENTIN CHÂTELAIN INTERPRÈTE
BLAISE CENDRARS DANS LA PIÈCE DE THÉÂTRE "BOURLINGUER"**

Le succès théâtral de ce début d'année est à l'affiche du théâtre de Poche à Genève avant d'être à Vidy à Lausanne.

reportage **Anne Marsol** / présentation **Claire Burgy**